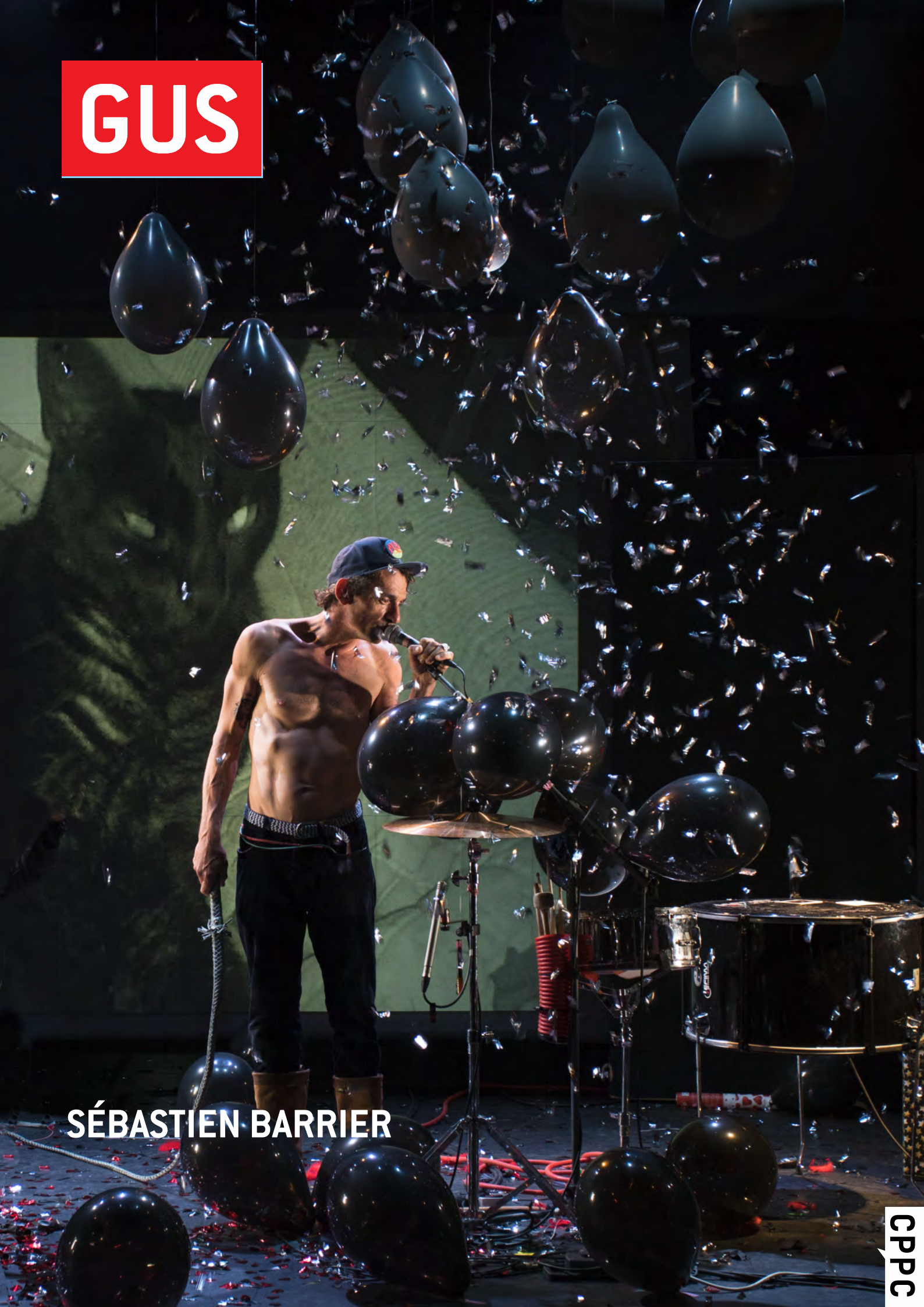
GUS
SÉBASTIEN BARRIER
CPPC

GUS

Création novembre 2017
Tout public dès 10 ans
Durée : 1h

De et avec **Sébastien Barrier**
Musique **Nicolas Lafourest et Sébastien Barrier**
Création lumière **Jérémie Cusenier**
Régie générale **Alice Gill-Kahn** ou **Elodie Rudelle** Son **Jérôme Teurtrie**
Dessins **Benoît Bonnemaison-Fitte**

Merci à Catherine Blondeau et Chloé Gazave

Production **Sébastien Barrier**
Production déléguée CPPC – **Centre de Production des Paroles Contemporaines, Saint-Jacques-de-la-Lande (35)**

Coproductions et soutiens
Le Grand T, Théâtre de Loire-Atlantique, Nantes (44)
La Colline, Théâtre National, Paris (75)
Espace Malraux, Scène nationale de Chambéry et de la Savoie (73)
Théâtre L'Aire Libre, Saint-Jacques de la Lande (35)
Le Channel, Scène nationale de Calais (62)

© Photo couverture **Caroline Ablain**

Pourquoi faut-il toujours expliquer le truc ?
Dévoiler, bousiller la surprise, risquer de tuer l'amour ? Après tout, les gosses, vous n'êtes pas stupides, et si vos parents, eux, ne comprennent pas, vous leur ferez un dessin. S'il faut vous donner envie de venir disons que Gus c'est le portrait d'un chat boiteux, pas hyper-cool, un rien zinzin, bancal, limite dangereux, un peu con sur les bords même, parfois. Mais à le côtoyer de plus près, à faire un peu mieux connaissance, vous verrez que, sans lui trouver trop d'excuses, on finit par comprendre comment il a viré chelou, voire même par croire qu'il pourrait bien changer. Si Gus, un jour, arrivait à s'aimer, peut-être qu'on parviendrait à l'aimer nous aussi. On verra…

Sébastien Barrier

GUS

Gus propose de brosser le portrait du chat éponyme.

C'est celui de Nicolas Lafourest, guitariste et ami .

Quand, il y a trois ans, j'ai rencontré Nicolas, la découverte de son félidé ne m'avait pas non-plus laissé indifférent. Gus est en effet un chat singulier.

Pour la petite Histoire l'homme et le chat se sont trouvés un dimanche, il y a dix ans, aux abords du cinéma d'art et d'essai de la périphérie toulousaine dans lequel Nicolas officiait en tant que barman. Malgré son extraordinaire mémoire et son étrange capacité à se souvenir de presque toutes les dates qui jalonnent sa vie, Nicolas avait, ce jour-là, oublié de se munir d'un cadeau à offrir à sa compagne dont c'était pourtant l'anniversaire. C'est sans doute le hasard qui mit ce chat sur son chemin. Plus précisément dans les poubelles du cinéma en question. La petite boule de poils noire et famélique d'un mois et demi qui deviendrait Gus y reposait au milieu des détritus, un panneau noué autour du cou portant, en lettres blanches sur fond noir, la mention « *prenez-moi s'il vous plaît* ».

Nicolas, curieux des rapports qu'hommes et bêtes peuvent nouer et déjà dépendant par ailleurs d'une relation forte avec un gros chien d'origine russe, Doudko – qui deviendra évidemment le meilleur ami de notre héros – s'est exécuté, et Gus devint ainsi le cadeau in-extremis de sa compagne.

Si Gus semble avoir manqué d'amour dans les premières semaines de sa vie au point qu'un humain l'abandonne, non-encore sevré, dans des poubelles, fussent-elles celles d'un cinéma d'art et d'essai, il n'en manqua plus jamais par la suite : Nicolas s'est dès lors employé à le couver d'affection.

Comment expliquer alors qu'il est devenu ce chat quasiment dangereux, qui siffle, gifle, crache, mord et griffe dès qu'un autre que lui s'en approche ? Pourquoi – question à laquelle le propre vétérinaire de Gus n'a pas le moindre début de réponse – a-t-il un jour perdu toutes ses dents du haut en quelques heures seulement ? Est-il normal que des parts entières de son pelage disparaissent et ré-apparaissent successivement au gré des errances de ses insondables humeurs ? Pourquoi Gus voue-t-il à la compagne de son sauveur une quasi détestation au point de s'épuiser parfois à redescendre de la chambre matrimoniale certains de ses vêtements pour les déposer, telles des proies mortes, devant la porte d'entrée de la maison ? Pourquoi reste-t-il si méfiant, sans cesse sur ses gardes, à l'affût de quelque danger, quand tout autour de lui n'est plus, désormais, qu'affection et sérénité ? Gus est-il déprimé ? Déprimé de ne pas avoir été assez aimé, ou de l'être trop après ne pas l'avoir été du tout ? Peut-on souffrir d'être trop aimé ? Se remettre d'un abandon ? Peut-on aimer et abandonner ? Un chat qui griffe est-il nécessairement méchant ? Comment comprendre Gus ? Et surtout, Gus est-il heureux ?

Locmiquélic,

15 novembre 2016.

Note sur l'évolution du contenu artistique de Gus (titre provisoire)

Si la scène nous réunit depuis deux ans déjà à travers les périples de *Chunky Charcoal*, nous sommes, Nicolas et moi, liés aussi par nos bêtes. Des chats, en l'occurrence : Gus le sédentaire pour lui, Wee-Wee le nomade pour moi. Si Gus et Nicolas déjà vivaient ensemble, j'étais un homme sans chat quand je les ai rencontrés ; car rencontrer Nicolas c'est, assez vite, rencontrer son chat, et tout ce qui va avec, dont son caractère, sa présence au monde et sa psychologie, tous trois saillants, vifs, incarnés, presque dangereux et fort singuliers. Une espèce de hasard – un hasard léger – fit que Nicolas était présent quand Wee-Wee et moi nous sommes ramassés dans cette petite rue du centre-ville de Calais.

Difficile d'évaluer dans quelle mesure et à quel point sa relation avec son chat m'a rendu plus attentif à la découverte de celui qui allait devenir le mien quand, en ce jour de novembre, je le vis pour la première fois, petite boule blanche et caramel de vingt-quatre centimètres de long qui errait en couinant à mon adresse d'impénétrables miaulements au pied de la façade stalinienne de l'antenne locale de l'église protestante unie où quelqu'un nous avait semble-t-il donné rendez-vous. Wee-Wee entrait donc dans ma vie sous l'œil bienveillant de Nicolas.

Depuis lors ce chat m'accompagne chaque jour que dieu fait. Ce n'est pas rien. Cent six mille trois centre vingt neuf kilomètres plus tard, pour ne compter que les milliers d'heures de route passées enfermés l'un sur l'autre dans notre petit camion, la relation s'est développée, et nous continuons de tresser chaque jour depuis deux ans une laisse complexe et éclatée faite d'un entrelacs de mille fils invisibles, réseau interdépendant qui nous relie plus qu'il ne nous attache et dont nous tenons chacun l'une des nombreuses extrémités. Ainsi nous vivons ensemble et en confiance, respectueux, relativement autonomes et épanouis, en tâchant d'éviter écueils et malentendus : non ce n'est pas mon fils et je ne suis pas son père, sa mère encore moins, il ne me ramène pas de foies de souris encore tièdes ni ne me tète sous les aisselles en ronronnant comme un malade ; c'est un chat, le mien, je suis un humain, le sien ; c'est moi le patron – je lui ai-même coupé les couilles –, il lui arrive de me regarder faire l'amour, je décide de nos itinéraires et gère le planning, c'est moi qui conduis, j'assure la survie du binôme, je peux user d'autorité ; et bien sûr je le protège, je lui enseigne, je le promène, je le nourris, le soigne, je lui explique, je le flatte, le félicite, je partage avec lui et je lui parle, beaucoup, en supposant et décidant d'un degré de compréhension qui l'épargne de saillies trop complexes – et l'épargne d'y répondre –, tout en me permettant de lui causer un peu pour, du coup, ne plus parler seul. Ce n'est pas rien non-plus ; ça a changé ma vie. Pour tout ça, c'est vrai, je le câline beaucoup.

Dans ce road-movie quotidien, *never anding tour* en *face to face* d'un homme et de son chat (et vice versa car il faut être l'humain d'un chat pour qu'il puisse devenir sien ; on dit d'ailleurs parfois du mien qu'il est devenu chat-chien), Wee-Wee, apprivoisé mais non-domestique, apporte et suscite, techniquement, son lot de détours, contretemps, inquiétudes et attentes – s'il « me suit partout » il m'arrive, parfois, de le suivre aussi, et ça peut être long –, mais en cent ville traversées et paysages arpentés il est toujours revenu. Et il est toujours là. C'est un miracle, clairement, que je m'explique plutôt bien : puisque qu'il est libre de partir, il revient.

Il faudrait des centaines de pages – qui naîtront je l'espère dans les mois à venir, car j'ai sérieusement et sans mal convaincus les patrons d'Actes Sud de publier un livre que j'écrirai sur mon chat (il faut dire qu'ils en ont six) – pour raconter tout ce, tous ceux que Wee-Wee apaise, adoucit, révèle, soulage, détend, questionne, provoque, relativise, inspire, simplifie, soigne parfois, surprend toujours, notamment dans les dizaines de théâtres où nous avons promené nos qualités depuis qu'on vit ensemble. Inutile de dire qu'il ne passe pas inaperçu. S'il n'a rien contre les pluies de caresses et tonnes de bouffe qu'il reçoit en retour (à en vomir parfois), ni moi les sourires et retombées positives en écho, je ne suis pas sûr qu'il aie conscience de tout cela, ni la véritable intention de faire du bien aux très nombreux humains qu'il croise. Je crois même qu'il s'en fout (ça le rend plus efficace ; je m'en inspire parfois). D'ailleurs en bon chat il se fout tout autant du théâtre en lui-même, notamment quand je tâche d'en faire en public et qu'il dort, vautré à la vue de tous sur mon ampli guitare à lampes – c'est tiède – dont il modifie le volume de ses pattes devenues trop grandes pour ne pas pendre dans le vide, ou qu'en dresseur minimaliste je le manipule en douceur au creux de mes mains dans lesquelles il roule tel une balle de jonglage avant de s'étirer en bâillant, l'œil absent, le blanc du ventre offert au ciel, le dos en immense voûte et le corps tendu comme un arc, avant de doubler de longueur en frémissant, la queue pendant à l'exact aplomb du sol, sous le regard stupéfait des spectateurs qui poussent comme un seul homme un gros soupir d'enfant puis hurlent, terrifiés comme au mortel climax du cirque, quand je le lance à six mètres de hauteur, et le rattrape, bien sûr.

Sa présence fait théâtre et sa bestialité renseigne sur l'humain ; il nous rend familiers. En cela déjà, c'est un excellent moteur, un magnifique prétexte pour écrire, un joujou de luxe dans un laboratoire d'observation de nos comportements (sur l'écriture encore, celles qu'il provoque, j'égrène depuis un an *Les aventures de Wee-Wee*, mini-chroniques dont il est le héros, dans les pages du *Haut-parleur*, revue culturelle de Loire Atlantique, corresponds avec deux classes d'un collège de Nantes dont les enfants n'ont d'yeux que pour lui, entame la réalisation de courts films épistolaires et poste régulièrement sur Facebook des photos de ses promenades, comme autant d'occasions de relater sa vie en un carnet de voyage qui raconte par rebonds quelque chose de la mienne, en continuant d'osciller entre travail et plaisir, scène et ville, réalité, fiction et autobiographie, pour faire de ces récits ordinaires la matière centrale de chacune de mes tentatives artistiques).

C'est en pensant à tout cela que je me suis dit hier, en rentrant avec lui de l'Île d'Ouessant où j'étais allé jouer *Savoir enfin qui nous buvons*, qu'il était impossible de ne pas l'intégrer au spectacle pour enfants qui fait l'objet de cette note, ce qui reviendrait à me priver de lui au moment de jouer, en me privant en outre, au moment d'écrire, de la possibilité de comparer sa vie et de la mettre en miroir, en relation, en tension, avec celle de Gus, le chat de Nicolas – quasiment le négatif du mien et son frère d'abandon à la fois –, pour parler, mieux encore tout en parlant moins, de tendresse, de douceur, de confiance, de relation, d'affection, d'attachements, de compréhension de l'autre et d'estime de soi, de la perte et de la disparition, des blessures cachées qui nous travaillent au fond, de la rencontre, de la dépendance affective, de la difficulté et du plaisir d'aimer, qui restent les thèmes et les sujets de cette création à venir.

Plutôt donc qu'une monographie dédiée à Gus ce spectacle sera fait du récit tricoté des existences singulières de nos deux félidés qui, si elles se trouvent quelques points communs, ont fini par produire deux bêtes très différentes.

Biographies

© Ida Jakobs

Sébastien Barrier / Textes et parole
Vit à Locmiquelic (56**)**

Des parents travailleurs sociaux, des études en faculté de lettres, une formation circassienne dans les prémisses du Lido (Centre municipal des art du cirque Toulouse), de longues aventures en compagnie (Carnage Productions, le Phun, le GdRA…).
Et son théâtre, que d'aucuns qualifieront d'actions, d'autres de performatif. Sébastien Barrier créé par accident en 2005 *Ronan Tablantec*, personnage alter-ego bonimenteur qu'il aura incarné plus de 600 fois aux quatre coins de la France jusqu'au Chili… En 2008, il rencontre le vin dit « naturel », et surtout un certain nombre de personnes qui tâchent d'en faire, voire en font. De ces rencontres naît le désir de restituer ces parcours, de ce désir naît *Savoir enfin qui nous buvons…* Invité par l'Usine à réaliser une performance inédite dans le cadre des Nuits Bleues en février 2014, il s'était alors entouré de l'artiste dessinateur Benoît Bonnemaison-Fitte et du musicien Nicolas Lafourest. Les résidences qui ont suivi ont donné lieu à la création de *Chunky Charcoal*, qui réunit au plateau Sébastien Barrier, Benoît Bonnemaison-Fitte et Nicolas Lafourest.
Sébastien Barrier est artiste associé du Grand T depuis janvier 2015.

© Ida Jakobs

Nicolas Lafourest / Musique
Vit à Montesquieu-Volvestre (31)

Musicien à la pratique instrumentale singulière et instinctive, à l'énergie brute, âpre et impulsive. Un mode de jeu intime et direct où les intentions oscillent entre atmosphères sentimentales, déconstructions expérimentales et rengaines no-wave. Une musique aux motifs répétitifs, bruitistes, mélodiques mêlant sans cesse tension et fragilité, douceur et rugosité. Actuellement joue dans The And avec Gw Sok (ex-The Ex), dans "Cannibales et Vahinés" avec Marc Démereau (Tigre des platanes, Friture moderne, etc ...), Fabien Duscombs
(Tigre des platanes, Friture moderne, Wahhay trio, etc...) et Gw Sok. dans *Gasolina* avec Henri 'the torch' (ex-Shunatao).
Et régulièrement en solo aussi bien dans des contextes et formes improvisés en collaborations (musique, danse, théâtre, ateliers,...) que seul (Forêt).

© Ida Jakobs

Benoît Bonnemaison-Fitte / Dessins
Vit à Aurignac (31)
Dessinateur fabricant artisanal d'images fixes et animées, projeteur projectionniste ainsi que « glaneur d'images » selon sa propre définition, Benoît Bonnemaison-Fitte, tel un homme-orchestre, joue des pratiques pour s'inventer un univers fait de sons et d'images en tout genre.

Jérémie Cusenier / Création lumières
Vit à Douarnenez (29)

De 13 à 21 ans, Jérémie Cusenier parcourt l'Atlantique et la Méditerranée avec un groupe d'éducation par la mer et le voyage. En 1996, il met un pied à terre à Nantes, il est embauché comme objecteur de conscience au CRDC (qui deviendra le Lieu Unique) où il assurera la régie lumière. Il y rencontre Mathurin Bolze et Christian Dubet à l'occasion de plusieurs accueils de spectacles. L'occasion se présente en 2005 de travailler plus concrètement ensemble sur la reprise de la régie lumière du spectacle Tangentes, puis à la création lumière de Du goudron et des plumes et enfin, A bas bruit. Par ailleurs, il réalise des créations lumières pour la cie Moglice Von Verx, plus récemment de la compagnie Kiaï / Cyrille Musy, des Cartes blanches de Yoann Bourgeois. Il reprend la régie lumière du spectacle Pleurage et scintillement de l'association W / Jean Baptiste André. Il fait également des escapades vers la musique avec Philippe Katherine ou Rodolphe Burger. Il accompagne Laure Brisa, le groupe Bobby & Sue ainsi que le musicien Wael Kodeih alias Rayess Bek. Coté théâtre, il collabore avec De Onderneming, Groupe Rictus et plus récemment, Sébastien Barrier sur les spectacles Savoir enfin qui nous buvons et Chunky Charcoal. Enfin, il est actuellement en work in progress pour le projet Soul Corner de Julia Christ (Association W) En 2015, pour la compagnie Mpta, il met en lumière les espaces publics de la carte blanche confiée à Mathurin Bolze, Promenons nous dans l'émoi, ainsi que la création Somnium de Juan Ignacio Tula et Stefan Kinsman. En 2016, sous le regard de Mathurin Bolze, il mettra en lumière un grand format In Situ « Ici ou là, maintenant » pour la 3eme édition du festival des utoPistes.

Savoir enfin qui nous buvons / Actes Sud

On savait déjà que Sébastien Barrier était un fou de mots.
L'aventure-fleuve de Savoir enfin qui nous buvons*, dont on n'ose à peine dire s'il s'agit d'un spectacle sur le vin naturel et leurs vignerons tant il est aussi tellement d'autres choses, nous l'avait appris à nos dépens : sept heures d'une performance solo, sept heures d'une parole comme emballée, débordante, qui nous conduisait, le vin aidant - puisque nous en goûtions sept fois trois centilitres - des arômes du terroir ligérien à la délicatesse des rites Papous, de la chimie de Jules Chauvet à la théorie controversée du célibat polygamique à visage découvert, des hurlements d'un morphinomane agonisant à des considérations documentées sur la complexion du système digestif des Japonais, le tout entrecoupé de récits de cuites carabinées et de méditations sur notre étrange besoin de conversion.*
Du spectacle, avouons-le, nous étions sortis éberlués et éblouis, tout secoués d'avoir compris que l'histoire des vignerons naturels était aussi la nôtre, autant que celle de Sébastien, des pêcheurs de Douarnenez et des Papous - qui, pourtant, ne sont pas comme nous.
Que cette confession foutraque aux allures improvisées puisse devenir le texte d'un livre peut surprendre. Mais ce serait oublier que Sébastien Barrier est un fou de mots. Les mots et les récits, il les jongle aussi bien à l'oral qu'à l'écrit, et le charme reste entier.

Catherine Blondeau

Presse (Extraits)

Le Monde
MARDI 16 FÉVRIER 2016

Sébastien Barrier, le 4 février, au théâtre Le Grand T, à Nantes.
FRANCK TOMPS POUR « LE MONDE »

Sébastien Barrier « In oratio veritas »

Ce comédien performeur, à la parole proliférante, a fait des mots la matière de son spectacle hors normes, « Chunky Charcoal »

THÉÂTRE

Ne demandez pas à cet homme-là de vous raconter sa vie en une demi-heure chrono. Avec Sébastien Barrier, la parole est tirée, il faut la boire. Jusqu'à l'ivresse. Et c'est grisé, légèrement divagant, qu'on sort d'un rendez-vous avec lui, comme de ses spectacles. Cet étrange état n'est pas tant dû à la consommation d'un excellent chablis Vendangeur masqué 2013, qu'au flot de paroles qui sort de cet homme-là et vous emporte dans son flux, dans ses vagues sans fin, qui déferlent encore et encore.

« Je suis désolé, mais quand je me mets à parler de moi, je m'enivre », prévient-il assez vite. La parole et le vin semblent être devenus indissolubles, chez Sébastien Barrier. Il en a fait un spectacle d'ores et déjà « culte », comme on dit, qui tourne et tourne à travers notre beau pays, où le vin est lui-même un objet de culte, et qui est en train de devenir un véritable phénomène à la croisée de l'art, de l'anthropologie et de l'œnologie : *Savoir enfin qui nous buvons (Le Monde* du 13 février 2015).

Barrier le barré y raconte, au fil de soirées-fleuves dont la durée est imprévisible mais ne descend jamais en-dessous de six heures, la vie d'une quinzaine de vignerons adeptes du vin naturel. Et, à travers eux, il raconte beaucoup de choses sur l'hurluberlu qu'il est, mais aussi beaucoup sur les hurluberlus que nous sommes devenus, dans notre époque étrange où les mots qui gouleyent et le vin vecteur de communion n'ont pas forcément le vent en poupe.

Le terme de logorrhée, du grec « logo », la parole, et « rhei », couler, semble avoir été inventé pour lui. Et c'est la parole, encore, celle qui coule, digresse, sous-digresse, s'embranche et se ramifie comme les affluents d'un fleuve, qui est au cœur de son nouveau spectacle, *Chunky Charcoal* (qu'on pourrait traduire par « gros morceau de charbon de bois »), lequel, après Nantes où nous l'avons vu le 5 février, arrive à Paris, au Centquatre et au Monfort.

UNE DES FIGURES DU THÉÂTRE DE RUE

Sébastien Barrier dit qu'il a toujours beaucoup parlé. Beau parleur, gros parleur, moulin à paroles, pour tout dire. *« Peut-être parce que mes parents étaient des "écoutants" – mon père éducateur spécialisé, ma mère infirmière – et que j'ai eu l'impression, enfant, qu'ils écoutaient la terre entière, sauf moi »*, sourit-il.

« J'ai été un grand bavard très tôt, limite bègue. Adolescent, on ne comprenait pas ce que je disais, raconte-t-il – et quand il le raconte, les mots se bousculent, se précipitent. *Quand je parlais, ça formait une bouillie de mots. Je parlais beaucoup trop vite, je crois qu'on appelle ça du sébilement* [ce qu'un psychanalyste lacanien traduirait sans doute en « Sybille ment »…]. *C'est-à-dire qu'au lieu de faire une phrase, les mots faisaient un tas… C'est un problème de rapport au temps, d'urgence de dire. Je voulais trop en dire, je faisais le clown, j'étais viré des cours, mais, en même temps, je ne pouvais pas être viré du lycée parce que j'avais de bons résultats… J'ai conscience d'avoir un rapport à la parole pathologique, et si je n'avais pas transformé ça en spectacles, il aurait sans doute fallu m'interner… Mais avec le temps j'y ai vu un métier, et puis ce rapport à la parole s'est affiné, complexifié. Heureusement… »*

Cette longue citation, qu'il serait inconvenant de couper, montre à quel point il est difficile de lui couper la parole, à Sébastien Barrier. Et, du coup, la parole est devenue l'objet et le sujet de son art, qu'il est bien difficile de définir. L'homme est-il clown, bateleur, bonimenteur, performeur, jongleur de mots, poète, paroliculteur ? Un peu de tout cela, qu'il a rôdé au fil d'un parcours hors les clous, même ceux du théâtre de rue, dans lequel il a longtemps traîné ses guêtres ou plutôt ses bottes de marin breton, de *« marin-prêcheur »*.

Les mots, les mots, les mots… Le jeune Sébastien s'en est saoûlé très vite, dans sa bonne ville du Mans qu'il n'a eu de cesse de fuir, en se lançant dans le théâtre et en jouant des pièces de Dario Fo, le *« divin jongleur »*, l'homme qui a eu le prix Nobel en écrivant avec de la parole… Puis Sébastien Barrier s'est tourné vers le cirque, qui est plutôt le domaine du corps. Et il n'a eu de cesse de réunir les mots et le corps, le corps des mots, c'est-à-dire… la parole.

Pendant des années, il s'est appelé Renan Tablantec, et il a été une des figures du théâtre de rue, baroudant à travers toute la France, mais surtout dans ce pays de Douarnenez et d'Audierne qu'il affectionne, avec ce personnage vêtu d'une queue-de-pie en ciré jaune et d'une marinière achetée au Salon nautique de Brest. *« La rue, c'est une école,* constate-t-il. *Ce que les écrivains se fatiguent souvent à chercher est là, devant vous. Je ne dis pas non plus que la littérature c'est juste regarder dehors : entre le voir et le raconter, il faut un outil qui est la littérature ou la parole. »*

Après s'être bien amusé et avoir tiré des bords de port en port, Barrier en a eu assez de Tablantec, son double né *« d'un père absent et d'une mer agitée »*. Il a eu envie à la fois de se rapprocher du théâtre et d'explorer les écritures in (ter) disciplinaires qui explosent dans ces années 2000. *« Après des années dans la rue, j'ai eu un choc théâtral avec le Tg STAN, quand j'ai vu ces deux spectacles mythiques que sont* Le Paradoxe du comédien *et* My Dinner with André. *Il y avait là-dedans quelque chose qui m'habitait et me passionnait depuis des années, mais sur lequel j'avais du mal à mettre des mots. J'ai été saisi par la manière dont le Tg STAN nous promène de la fiction à la réalité, comment à l'intérieur de la réalité il y a encore deux niveaux de promenade, avant de nous ramener encore et toujours au théâtre. Je jubilais. »*

« CHUNKY CHARCOAL » EST COMME UN DÉDALE VERTIGINEUX ET LUDIQUE, UNE PERFORMANCE LABYRINTHIQUE ET JOUISSIVE

COMME UN ÉNORME ORGANISME VIVANT

Alors Sébastien Barrier s'est dit que c'était ce qu'il voulait faire avec la parole : créer *« un moment de jubilation où le temps n'existe plus, une célébration du présent où l'on devient immortel »*. Comme avec le vin… Il a créé *Savoir enfin qui nous buvons*, qui aujourd'hui est aussi devenu un (beau) livre, qui rend compte de cette aventure hors normes, et la prolonge.

Et sous la houlette de Catherine Blondeau, la directrice du Grand T de Nantes, qui, depuis le début, a eu l'intuition que s'inventait là une nouvelle manière d'être un auteur, il a creusé son sillon, et a imaginé, avec le dessinateur Benoît Bonnemaison-Fitte et le guitariste Nicolas Lafourest, ce formidable *Chunky Charcoal*. Un spectacle comme un dédale vertigineux et ludique, une performance labyrinthique et jouissive où se réunissent toutes ses obsessions, et dans laquelle pourtant on ne s'égare jamais. Car Sébastien Barrier retombe toujours sur ses pattes, à l'image de son merveilleux chat Wee Wee, qui est le héros bienheureux et libre de son spectacle.

Mais ce sont les mots qui ont plus que jamais le premier rôle, dans *Chunky Charcoal*. Mots parlés, mots dits, mots écrits, dessinés. Parole proliférante, rhizomatique, de Sébastien Barrier qui, sous le crayon et le fusain de Benoît Bonnemaison-Fitte, se transforme, en direct sur le plateau, sur l'immense page blanche qui couvre le fond de scène, en arborescences graphiques, en schémas s'enroulant et s'engendrant eux-mêmes comme les mots de Barrier.

La parole alors se matérialise comme un énorme organisme vivant, et cette manière de montrer l'homme comme un être constitué de paroles parle de nous, de ce que nous perdons, sommes en train de perdre, pourrions bien perdre si nous n'y faisons pas attention. Elle parle de rituel, de grand large et de liberté, d'un art de vivre festif et rebelle, de l'amour de Sébastien Barrier pour la poésie de Georges Perros et ses *Papiers collés*, et de son tropisme pour toutes les addictions qui soignent.

Il y a dans *Chunky Charcoal* quelque chose qui évoque aussi le poète Christophe Tarkos, un art toujours lié à la vie, et rejoint tout un mouvement de la poésie sonore, très vivace en France depuis trente ans. Le Barrier est un vin qui vieillit bien, dans lequel l'écriture-parole est une matière qui se sédimente. Et ce qui est sûr, c'est que chez lui les mots ne forment plus un tas, mais coulent comme un breuvage euphorisant. ■

FABIENNE DARGE

Chunky Charcoal, *un spectacle de Sébastien Barrier, Benoît Bonnemaison-Fitte et Nicolas Lafourest. Le Centquatre, 5, rue Curial, Paris-19e. M° Riquet. Tél. : 01-53-35-50-00. Les 16 et 17 février, à 20 h 30. De 12 € à 20 €. Durée : 1 h 30. Puis au Monfort Théâtre, à Paris, les 19 et 20 février, et tournée jusqu'en mai, à Evry, Chambéry et Sainte-Maure-de-Touraine (Indre-et-Loire).*
Savoir enfin qui nous buvons, *conception et interprétation par Sébastien Barrier. Tournée jusqu'en juin 2016, à Capendu, Cavaillon, Blois, Uzès, Rouen…*

Sébastien Barrier, couleur naturelle

Le succès de Sébastien Barrier ramène les arts de la parole sur le devant de la scène. Rencontre avec le créateur de *Savoir enfin qui nous buvons* et de *Chunky Charcoal*, un artiste qui fait boire et parler.

Texte : Éric Demey
Photographie : Louis Canadas, pour *Mouvement*

Un gars qui tient le crachoir pendant sept heures rien qu'à parler de vin, me dis-je en approchant de Montparnasse, il y a des risques que ce soit un peu saoulant. « *Rendez-vous au Petit sommelier, juste en face de la gare* » m'intime un SMS de la rédaction. Sébastien Barrier sera dans son élément et à cinq minutes de son train pour la Bretagne. Quand j'arrive, il est déjà en place. Lui, la bouteille et l'assiette de charcuterie sont déjà bien entamés. Il va falloir prendre le rythme et le tenir.

« *Peut-être qu'il faudrait qu'on reparle de tout ça l'esprit un peu plus net ?* », me suggère-t-il une heure trente plus tard. On vide notre deuxième bouteille de vin rouge naturel. Naturel, il y tient, et c'est lui qui commande. L'atmosphère s'est embuée. Mes notes sont maculées de vin rouge, naturel donc. Dans un mouvement d'exaltation, la main de Sébastien Barrier a emporté le verre posé devant lui. « *Enfant déjà, j'étais bavard*, reprend-il. *Les invités de mes parents passaient vite de* "Oh ce qu'il est drôle !" à "Mais quand est-ce qu'on va le faire taire ?" » Si pour ceux-là il était fatigant, moi je le trouve plutôt enivrant.

Auparavant, Sébastien Barrier était « *une gueule en pente, comme on dit à Douarnenez* », un gosier qui avale de tout, de bonne ou de mauvaise qualité, du moment que c'est en grande quantité. Jusqu'à ce qu'à Dingé, lors de la manifestation Vini Circus, il rencontre des vignerons qui lui font découvrir le vin naturel. Une révolution. Sébastien Barrier ne boit donc plus que cela. « *D'abord pour des raisons affectives mais aussi parce que c'est un miracle : tu ne souffres pas au réveil. Ce qui peut être dangereux aussi... Et puis pour moi qui ne m'engage pas assez, avec le vin naturel, j'ai l'impression que boire devient un geste militant.* »
À ces vignerons, il consacre depuis trois ans un spectacle-fleuve de plus de sept heures qui l'a propulsé sur le devant de la scène médiatique : *Savoir enfin qui nous burons* où, seul en scène, Sébastien Barrier glisse d'anecdotes en récits, de narrations en digressions autour des figures de ces cultivateurs bien particuliers. « *À force de parler théâtre entre professionnels, la consanguinité socio-professionnelle me fatiguait. Ça m'a fait du bien de discuter d'autre chose avec ces gens-là, du gel, du mildiou, du soleil, des chevreuils qui mangent le raisin. Ces vignerons sont attachants, drôles, vifs et militants sans être casse-couilles ni dogmatiques.* »

Des mots, des sorts et des vaches

Avant même la première gorgée de vin, Sébastien Barrier s'avère liant. Et même davantage. Quand il vous parle, il vous empoigne, Barrier. Il veut vous faire rentrer dans ses récits. De force ou de gré, par l'énergie et la passion qu'il y met. Il n'est pas de ceux qui s'écoutent parler, mais bien de ceux qui veulent être écoutés. Et pour ça, il vous tient de près. « *C'est pathologique. J'ai besoin d'être aimé, repéré, reconnu. C'est mon moteur. Dans mes spectacles, je pose un regard sur les autres, je parle des autres. Mais je sais qu'au fond, tout ce qui m'intéresse, c'est moi.* » À l'écouter, ce défaut – si vouloir excessivement être aimé en est un – il le partagerait avec l'ensemble de ses congénères : « *Tous les conteurs sont des monstres égotiques, autoritaires et tarés. Même Pepito Matteo.* » Mais avec les années – il en a plus de 40 – il n'en fait plus vraiment un cas : « *Je suis tiraillé entre moi et l'autre mais ce n'est plus un conflit qui m'empêche d'être heureux.* »

> **"L'écrit, ça fait trente ans que ça me taraude. J'ai atteint l'âge où je pourrais écrire à l'oral."**

Mais parler des autres, c'est encore parler de soi. D'ailleurs Sébastien Barrier hésite souvent entre les deux. Fils d'un éducateur spécialisé et d'une mère qui formait des infirmières, il a été élevé à la parole et à l'écoute. « *Mes parents, c'étaient des grands causeurs, mais ils étaient aussi enclins à écouter et à aider. Ma mère, c'était un océan de tendresse.* » Et d'évoquer à la suite le pouvoir de la parole : son pouvoir apaisant, son pouvoir libérateur, son pouvoir performatif aussi, tel qu'il peut apparaître dans la sorcellerie, l'ouvrage d'ethnographie *Les mots, les morts, les sorts* de Jeanne Favret-Saada et les vaches qui tarissent ou n'arrivent pas à mettre bas parce que quelqu'un vous veut du mal. Encore une fois, Sébastien Barrier dérive. Je le perds. Et tandis que le sujet de mon portrait s'échappe, se floute et s'éparpille, je me rappelle cette fresque de mots qui se déploie derrière le conteur et ses deux acolytes dans *Chunky*

Mouvement

MARS / AVRIL 2016
Bimestriel

Charcoal, sa dernière création. Chunky Charcoal, c'est le nom des fusains noirs que Benoit Bonnemaison-Fitte utilise pour fixer les mots au fil du monologue. Cartographie mentale, toile d'araignée de la pensée, représentation graphique des connexions mystérieuses du cerveau, des réseaux synaptiques et des associations d'idées, ce dessin grandit tout au long du spectacle pour former, à la fin, une immense fresque pariétale de graffitis au noir charbonneux. Le spectacle parle de ce que vivre fait perdre. À la fin, le dessin des mots, c'est tout ce qui reste.

"Pour moi qui ne m'engage pas assez, avec le vin, j'ai l'impression que boire devient un geste militant."

1. Sébastien Barrier, *Savoir enfin qui nous buvons*, Actes sud, janvier 2016. 232 pages, 30 €.

Savoir enfin qui nous buvons, du 3 au 5 mars au Théâtre de Cavaillon ; les 12 et 13 mars La Halle aux grains, Blois ; du 18 au 27 mars dans le cadre du Grand'four 1 à Meaux-la Trinité, au Château de Sérigné à Cruzy, à l'ATP d'Uzès, à Montblanc, à Portiragnes ; le 2 avril au Théâtre du chêne, Bellac ; les 8 et 9 avril au Théâtre le Liburnia, Libourne ; le 15 avril à l'Espace Pierre Amoyal, Morangis ; les 13 et 14 mai à la Salle des fêtes de Montargis ; le 28 mai au Théâtre-Sémart, Lieusaint ; les 31 mai et 1er juin au Théâtre de la chapelle Saint-Louis, Rouen ; le 18 juin aux Scènes rurales, Chauffry.

Chunky Charcoal, le 22 mars au théâtre de l'Agora, Évry ; les 26 et 27 avril à l'Espace Malraux, Chambéry ; le 21 mai à la salle des fêtes de Sainte-Maure de Touraine.

L'après Tablantec

« *C'est peut-être un truc ringard qu'on faisait à New York il y a trente ans* » avance-t-il encore, à propos du dispositif graphique et musical de ce récit-performance. Un autre de ses tics : une forme d'exhibition de sa fragilité artistique. « *Quand vous êtes venus nous voir à Toulouse l'autre soir*, avait-il commencé, *je n'ai rien senti sur scène, tout était emprunté. J'ai passé un très mauvais moment. Alors que la veille, j'avais vécu un truc rare, qui était vraiment de l'ordre de la communion.* » Fausse modestie ? Au-delà du désir naturel de se protéger, le doute est fondamental pour Barrier. Formé aux arts de la rue, il a trimballé le personnage de Tablantec pendant des années sur des plateaux improvisés, des tonneaux, des bancs et des tables avinées. Mais un jour, il a senti qu'il ne se mettait plus en danger, qu'il maîtrisait la technique, qu'il n'arrivait plus à se surprendre, ni à s'étonner.

En parallèle, il travaillait avec le GdRA. Pendant huit ans, sur des spectacles mêlant cirque, vidéo et enquêtes ethnographiques. Une troupe hybride reconnue dans le circuit institutionnel des théâtres publics, qui l'éloignait pas mal des sphères de la rue. « *J'ai gâché quelques spectacles du GdRA*, reprend-il dans la veine du lucky looser. *Mais cela m'a permis de travailler de manière plus précise et de m'aventurer du côté de la poésie sonore. J'avais peur que les gens se disent :* "il va nous la jouer violon-émotion alors qu'avec Tablantec, il nous a tant martyrisés et tant fait rire." »

Si aujourd'hui l'extérieur lui manque, l'artiste associé au Grand T de Nantes ne veut pas se laisser enfermer dans les querelles de chapelle de ces « *deux mondes qui ne sont finalement pas si cloisonnés* ». La question des endroits où prendre la parole, où jouer, c'est celle de l'utilité de sa pratique. En septembre dernier, sur l'île de Groix, il a animé le 3e championnat du monde de godille [aviron situé à l'arrière d'un bateau – ndlr]. Mais il s'en veut de ne pas prendre davantage d'engagements, de ne pas être plus militant. Le doute, on y revient. À tel point que lui, le beau parleur, éprouve même la tentation du silence.
Avant de s'échapper attraper son train pour Douarnenez, il cite une dernière fois le poète de là-bas, Georges Perros, qui à la fin de sa vie a perdu la parole à cause d'un cancer du larynx. Sur la table, il me laisse l'ouvrage de son spectacle : *Savoir enfin qui nous buvons*[1]. Il y reprend en mots et en photos l'aventure et le tournant de sa rencontre avec les vignerons. « *L'écrit, ça fait trente ans que ça me taraude. J'ai atteint l'âge où je pourrais écrire à l'oral. Où ce que je dis pourrait passer la maille de l'écrit. J'ai aiguisé ma langue mais il faut qu'elle garde en spontanéité.* » Il sort et retourne à la rue, au noir, à la Bretagne. Devant moi, un livre, des notes tachées, mon verre à terminer et le souvenir de sa générosité. Comme cette fresque dans *Chunky Charcoal*, le silence après Barrier, c'est encore du Barrier •

Éric Demey

1

Sébastien Barrier, prédicateur moderne

Au fil des années 2000, il a mouillé ses bottes de festivals de rue en tournée sur les îles bretonnes, portant haut la verve de son alter ego Ronan Tablantec ; a mesuré son éloquence à l'aune de la salle, en se frottant au théâtre anthropologique du collectif GdRA. Le grand public, comme la presse nationale, l'a finalement découvert l'an dernier, par la grâce de ses 5 (à 7) heures de soliloque axées autour du vin naturel (*Savoir enfin qui nous buvons*, complet partout où il passe). Mais Sébastien Barrier est déjà ailleurs : en mars dernier, au festival Mythos, à Rennes, il crée *Chunky Charcoal*, aux côtés du dessinateur Benoît Bennemaison-Fitte et du guitariste Nicolas Lafourcat. Si la thématique de l'addiction parcourait la fa conde de *Savoir enfin*... c'est cette fois autour de la perte que se délie cette nouvelle forme évolutive, piochant dans le répertoire d'auteurs épiques (Herman Melville) ou de pudiques poètes (George Perros). Un trio pluridisciplinaire relevant de l'art pariétal comme de la petite messe païenne, tombant à point nommé pour celui qui ne cesse de remettre en jeu sa pratique orale performative, au point d'interroger aujourd'hui les relations qui peuvent lier théâtre et cérémonie religieuse, voire rite funéraire : *« s'il y a bien une façon de se convaincre de l'utilité de nos pratiques, c'est d'aller chercher de ce côté-là. Tout en se garantissant en outre une manne inépuisable de futurs clients. »* L'humour n'est jamais loin du désespoir et l'élégance est électrisante chez cet artiste-là. À suivre de très près, sous peine qu'il ne nous file entre les doigts. / JULIE BORDENAVE /

Dans *Chunky Charcoal*, du 10 au 22 juillet, le Mondial/une-Palissade Avignon

CPPC

CENTRE DE PRODUCTION PAROLES CONTEMPORAINES

PRODUCTIONS THÉÂTRE L'AIRE LIBRE
TOURNÉES FESTIVAL MYTHOS

DIRECTION MAEL LE GOFF

ASSOCIATION LOI 1901
CODE APE > 90017
SIRET > 41812021800031

N° INTRACOMMUNAUTAIRE
FR25418120128

LICENCES D'ENTREPRENEUR DU SPECTACLE
2/1019066 3/1019067

ADRESSE POSTALE
2 PLACE JULES VALLÈS
35136 ST-JACQUES-DE-LA-LANDE

SIÈGE SOCIAL
57 QUAI DE LA PRÉVALAYE
35000 RENNES
T 02 99 12 55 10

WWW.CPPC.FR
CONTACT@CPPC.FR